

The Steamer I

Par Johann Larsen

A...

Mes amis du Chemin, à ceux que j'ai rencontrés avec ma santé défaillante et qui m'ont soigné souvent par leur seule écoute et leur attention.

Je veux penser à Jean R., Renaud de R., Christine, Alexis, Roland, Marie-Claire, Dominique, Anne, Luc, Marie-Jo, Pierre, Bruno, Isabelle R. et parmi eux, à notre ami à tous les voyageurs du Camino, Thierry des Volets Bleus. Avec eux, j'ai connu un chaleureux accueil ou j'ai eu la joie de marcher en leur compagnie entre Conques et St Jean Pied de Port. Soyez tous remerciés, ainsi que Vesna et Benjamin, rencontrés chez nos amis Cathares, pour l'aide que vous apportez, chaque jour dans votre travail, aux autres et à chacun en particulier.

A Pierre-Jacques, Renaud, Bruno, mes premiers lecteurs, Florence, Isabelle A., Valérie, Marylène, Emilie et Brigitte, mes premières lectrices, pour leur soutien et leurs encouragements. Merci de m'accorder encore votre bienveillance pour le tome suivant et les Nouvelles.

The Steamer I est le premier roman d'un passionné d'Histoire et de Mozart. J'espère créer chez vous l'envie après sa lecture, de vous immerger dans sa suite.

Amitiés à tous.

Johann LARSEN

Note de l'auteur : dans ce livre, les œuvres notées **en gras** existent sur un fichier séparé – dans le but de les écouter en 432 Hz - (Car le son y est plus pur qu'en 440 Hz)

Préface

A **Rossini** à qui un de ses auditeurs demandait :

« Maître selon vous quel est le plus grand musicien de tous les temps ? »

-« **Ludwig Van Beethoven** , » répondit le Maestro.

-« Mais alors Maître, et **Mozart** ? »

-« Ah ! Mon ami, **Mozart**, c'est l'**UNIQUE**, » répondit **Rossini**.

Lors de la création de son concerto pour Piano et Orchestre N° 18, le K.456, le Maître déclara :

*« La primauté des cordes symbolisent
l'importance et le rôle de la famille dans la vie.
Le piano restant le chef de famille. »*

Wolfgang Amadéus Mozart

27 janvier 1756 - 05 décembre 1791

Copyrights : Jean Pierre ALBERT .

171 Rue de la Caravelle

85440 TALMONT Saint HILAIRE – FRANCE

01, LE HAVRE

Le Dimanche 8 avril 1900

Du haut du vieux sémaphore en bois, Alexandre, 12 ans, et son père Aristide assistent à l'arrivée des nombreux bateaux qui se pressent à l'entrée du port du Havre. Venant des Amériques et d'Angleterre, ils grouillent d'une population bruyante qui se rend à l'inauguration de l'Exposition Universelle qui doit avoir lieu à partir du 15 avril au champ de Mars à Paris. L'Exposition Universelle sera suivie des 2nd Jeux Olympiques de l'ère moderne qui débiteront en juin dans la capitale.

Près de sa mère Léa, il y a là, sa jeune sœur Cécile, 3 ans, et son ami Auguste, le fils du cafetier Marcel, âgé de douze ans, comme lui.

Le soleil est haut sur la ville et sur Honfleur qui se dresse au loin sur le coteau, par-delà l'estuaire de la Seine.

L'ambiance est à la fête dans le port et le brouhaha monte jusqu'au sémaphore au milieu des sirènes des bateaux.

Vers midi est annoncé, venant de son port d'attache, Southampton, un tout nouveau Steamer de la White Star Line, une très ancienne compagnie de transatlantiques, et Aristide souhaite le montrer à son fils Alexandre car lui-même l'a visité voici un an alors qu'il était en construction à Belfast. Aristide, le père d'Alexandre, est mécanicien sur les grands paquebots.

Il s'agit de l'OCEANIC, un paquebot de 215 m de longueur qui peut transporter jusqu'à 1710 passagers et 394 hommes d'équipage. Ce gigantesque STEAMER est ultra moderne.

Il inaugure les grands coursiers de la White Star.

Beaucoup de petits bateaux ont aussi quitté le port pour aller à la rencontre des plus grands navires en approche et parmi eux, l'OCEANIC est particulièrement attendu.

Les deux cheminées du paquebot apparaissent au loin dans le soleil. La mer magnifique est irisée bleue. Et le navire se détache déjà sur l'horizon.

Toute la famille prend la direction du port afin de se rapprocher du quai où doit accoster à midi trente, le fameux steamer.

Les cornes de brume annoncent son arrivée à l'entrée du port, puis se déroulent les dernières manœuvres avec les deux remorqueurs parés pour la réception.

A 13 heures, toute la famille monte à bord du Liner pour une visite de la salle des machines et des différents restaurants. Les salutations sont données au Commandant sur la passerelle, au milieu des interpellations joyeuses entre ceux qui descendent et leurs amis qui les attendent sur le quai.

Direction le ventre du navire. Silence étonnant des immenses machines. Ordres qui fusent. Matelots qui s'affairent à nettoyer les gravats devant la gueule béante des fours.

Alexandre est attentif à tout.

Ils remontent tous ensuite dans la grande salle du restaurant. C'est une salle aérée pour 450 couverts.

Avec une magnifique verrière qui retient un lustre majestueux dont les milliers de verres taillés se reflètent dans les glaces qui couvrent les murs intérieurs du restaurant.

Alexandre est frappé par l'immensité des cuisines et leur rangement parfait. Aucun plat, ni aucune assiette, ne paraissent sur les meubles.

Deux grandes portes ouvrent ensuite sur le pont intermédiaire et permettent de découvrir et dominer la ville du Havre du haut de la passerelle.

Aristide, le père d'Alexandre a été comblé de leur permettre de visiter ce paquebot, son lieu de travail habituel, quand il est à Belfast, Liverpool ou Portsmouth.

Il ne sait pas qu'il vient de faire naître, en ce jour, la vocation de son fils.

Les quais de l'OCEANIC sont à présent désertés et tous reprennent, songeurs, la route de Honfleur en fin d'après-midi.

02, HONFLEUR

Le 18 Avril 1912

Honfleur et les couleurs de ses habitations...

La ville n'était jamais plus jolie que sous le soleil du matin qui se glissait sur les toits d'ardoise et rebondissait dans les eaux calmes du port. C'était un petit port rectangulaire, où il faisait bon vivre, avec ses larges quais où s'affairaient marins, clients et commerçants.

Un jeune homme en pantalon de flanelle grise avec une chemise anglaise en coton, retroussée sur les bras, et un pull marine, nonchalamment jeté sur les épaules, un journal sous le bras, se dirigeait vers l'entrée de la boulangerie :

-« Bonjour Pauline, toujours autant de clients ?.. »

-« Bonjour Alexandre, oui tu le vois, ils sont heureusement présents ! Tu es de retour pour plusieurs semaines ? »

-« Eh oui ! Je suis en repos pour un bon mois ...»

-« Pour le pain, je te le livre comme d'habitude ? »

-« Naturellement. Comment va Manon ? A-t-elle trouvé du travail ? »

-« Elle est retenue chez le directeur du port comme préceptrice. Pour un premier poste c'est très bien et en plus, c'est à notre porte. » Plusieurs clientes acquiescent.

-« Naturellement répond Alexandre, tu l'embrasses pour moi. Je la verrai d'ici quelques jours. Bonne journée à chacun.»

Tous : -« Merci, à bientôt Alexandre ».

Alexandre avançait sur le quai baigné de soleil. Il arriva près du café des Amis, des tables étaient en terrasse et une personne s'affairait à balayer le sol en bois. Marcel releva la tête :

-« Tiens bonjour Alexandre, ça fait plaisir de te revoir. Quand es-tu rentré ? »

-« Hier soir très tard, nous avons accosté il était 20 heures au Havre, le temps de tout mettre en ordre, je suis arrivé à 23 heures à la maison. Auguste est-il ici ? » .

-« Il revient d'une minute à l'autre, quand il aura fini sa tournée de journaux. A propos, Alexandre, qu'en est-il du Titanic ? » L'insubmersible Titanic avait sombré dans la nuit, le dimanche soir 14 avril 1912 au large de Terre-Neuve.

-« Justement, j'ai avec moi, le Times, récupéré hier à Southampton. C'est incompréhensible, plus de 1400 morts (il y aura 1528 disparus). Le navire a heurté un iceberg alors qu'il naviguait sur une route au Sud. Aurais-tu le journal d'aujourd'hui, Marcel ? »

Alexandre ouvrit son journal anglais où s'étaient les photographies du départ du plus grand et plus moderne bateau du monde. Le regard d'Alexandre se figea en voyant le sourire de tous ces passagers pour ce voyage sans retour, pour une grande majorité.

Marcel revint avec les Nouvelles de l'Ouest et montra la Une à Alexandre.

Le titre : « HORREUR » barrait la une et rappelait le terrible « J'ACCUSE » de l'Aurore dans l'affaire Dreyfus.

-« Salut Alexandre, quand es-tu revenu ? »

C'était Auguste qui, tout souriant, descendait de vélo. Ils s'embrassèrent. Auguste vit les journaux sur la table.

-« Quelle catastrophe, tout le monde veut le journal aujourd'hui, je suis submergé de questions. »

-« Je n'en suis pas étonné dit Alexandre, hier au port de Southampton tous les drapeaux étaient en berne. Il paraît que le

nombre de gens puissants qui étaient sur cette traversée inaugurale, était impressionnant. »

-« Tu imagines la salle de restaurant, Alexandre ? »

-« Oui, mais aussi le désespoir avant le naufrage, selon les journaux, il n’y avait pas suffisamment de canots de sauvetage. Je ne sais pas s’il y avait beaucoup de passagers français sur le Titanic ? ».

-« Il devait y en avoir ajouta Auguste, car le Titanic avait fait sa première et seule escale au large de Cherbourg. »

-« Le café est prêt les ‘enfants’, annonça Marcel. Cette catastrophe est bien triste, mais où est la limite entre le progrès et l’orgueil des hommes ? La vie doit continuer malgré tout. »

-« Et toi Alexandre, ta dernière traversée s’est-elle bien passée, lui demanda Auguste ? »

-« Elle se déroulait parfaitement jusqu’au SOS du Titanic. C’est la première fois que le radio-télégraphe était utilisé d’un bateau pour un message SOS. Il était 1 heure 30 en ce lundi matin quand nous avons reçu l’appel de détresse. Nous venions de terminer notre service du soir et je discutais depuis quelques minutes avec le Commandant de bord. C’est alors qu’il a reçu la première dépêche. Nous étions au large de l’Islande, malheureusement beaucoup trop loin de Terre Neuve, pour intervenir. » (Silence)

-« Je voyais, continua Alexandre, le Commandant dubitatif sur la portée de ce signal de détresse, car ce Paquebot, dont tous les passagers parlaient, nous ne pensions pas qu’il pouvait sombrer ». (Silence)

-« Et je suis allé me coucher avec le sentiment que notre heure pouvait venir bien vite sur un bateau, quelle que soit sa taille. »

Arriva, sur ces entrefaites, Joseph le boulanger :

(Auguste) : - « Bonjour Joseph, la journée est faite ? »

-« Pas loin de se terminer, j'ai eu huit fournées cette nuit et j'ai commencé à mettre les fagots à 11 heures hier soir. J'ai vu Maxime à 6 heures au pétrin, il m'a parlé du naufrage d'un tout nouveau paquebot. (Maxime était le responsable des Sauveteurs en Mer, mais il gérait aussi la caserne d'intervention contre le feu, celle qui était au bout des quais d'accostage) »

-« C'est ce dont nous parlions », dit Auguste.

-« Il paraît, m'a précisé Maxime, que le Directeur des Acières du Havre y était passer avec son épouse, vous savez celui qui a la grande maison sur le coteau route de Trouville. Il venait lui-même tous les dimanches acheter son pain et ses gâteaux à la boulangerie. »

-« Enfin, ajouta Auguste, en se tournant vers Alexandre, lui, il ne nous laisse pas tomber il revient nous voir. Heureusement d'ailleurs. »

-« En souhaitant que ça dure, n'est-ce-pas, dit Alexandre avec son petit sourire habituel. Bon je passe dire, bonjour à Nicolas (le restaurateur), et je file chez mon oncle (l'épicier). Auguste on se revoit à midi ? »

-« D'accord, à midi au café ».

Alexandre ressortit du bar et continua sur le quai : 100 mètres plus loin il pénétra dans le restaurant de Nicolas.

-« Bonjour Marinette, la serveuse était en train de préparer les tables, - il l'embrassa -, comment vas-tu ? »

-« Très bien, heureusement car nous attendons pas mal de monde. Les Anglais commencent déjà à débarquer (*Les Anglais au début du siècle, venaient en France par le Havre ou Honfleur et nombre d'entre eux possédaient dans le pays d'Auge une demeure pour l'été*).

L'hiver est fini. Nicolas est à ses fourneaux. »

-« A-t-il des nouveautés à sa carte ? »

-« Oh oui ! Parle-lui de son dessert en neige, il en est très fier ».

Alexandre traversa le restaurant en chaloupant entre les tables, toutes nappées en rouge et blanc, avec chacune un petit bouquet de violettes. Nicolas était penché sur ses fourneaux lorsqu' Alexandre repoussa la double porte des cuisines.

-« Bonjour Nicolas, lui lança Alexandre, heureux de te revoir.. ».

-« Moi aussi lui répondit Nicolas. » Il posa un plat sur le feu dormant de la cuisinière en fonte et passa son grand couteau, par habitude, dans le creux de son tablier blanc, pour enlever une salissure inexistante.

- « Tiens Alexandre, goûte-moi, ma dernière quiche aux lardons. »

De petites parts, d'un jaune prononcé, comme un soleil, marbrées des points rouges des lardons, emplirent l'assiette. Une odeur de fumet montait du plat. Sa pâte feuilletée était depuis toujours une réussite de Nicolas et Alexandre, jeune apprenti chez lui, en avait très rapidement pris le pli et depuis longtemps rejoint le maître.

Les pâtes chez Antoine, selon leurs finalités, avaient des goûts sucrés, sucrés-salés, ou même parfois elles restaient un peu fades mais assez douces pour mettre en valeur les fruits ou les légumes choisis avec soin.

Alexandre, à chacun de ses voyages, revenait chez Nicolas, car il était aujourd'hui, cuisinier-chef sur le paquebot « La Provence ». C'était le plus grand des paquebots français, lancé en

1906, ce Steamer avait 191 m de longueur et pouvait accueillir 1550 passagers.

Mais le grand plaisir d'Alexandre restait, à chacune de ses escales, de venir saluer son maître et ami Nicolas au port d'Honfleur. Nicolas, en trente ans d'expérience, avait fait du restaurant de la Tour, une adresse renommée.

Il en était fier et Alexandre ne manquait pas d'en conseiller la table en y amenant ses amis. Il goûta ensuite le dessert en neige qui était voluptueux et s'installa au bout des fourneaux pour écrire une recette nouvelle à Nicolas.

Après quelques minutes, il griffonna sur un tableau, les principaux ingrédients et précisa oralement à Nicolas les différents résultats suivant trois types de cuissons. Il s'agissait d'une recette d'omelettes aux ceps. Nicolas, très attentif, prit note de l'ensemble des informations et invita Alexandre à venir partager ce plat avec lui dès qu'il le pourrait.

Alexandre quitta la cuisine de Nicolas et se rendit chez son oncle, l'épicier du port.

L'oncle Baptiste était en train d'installer les cageots de fruits et de légumes devant le magasin. Il releva la tête et sourit de voir son neveu de retour. Il glissa son crayon de bois à l'oreille et lui tendit la main droite pendant que son bras gauche accrochait Alexandre à l'épaule droite pour le serrer contre lui.

Il n'était pas pour les paroles inutiles, l'oncle Baptiste, mais sa joie de revoir Alexandre était réelle. Lui aussi savait ce que chaque famille devait à la Mer lorsqu'elle leur permettait de revoir leurs enfants.

- « Ta sœur est dans le magasin, lui chuchota-t-il, elle va te faire la fête, elle ne parle que de toi depuis ce matin, et avance dire bonjour à ta tante en même temps, cela lui fera plaisir ».

Alexandre le savait et la promenade qu'il faisait sur le port à chacun de ses retours n'avait d'autres buts que celui d'apporter du réconfort à chacun et de leur montrer la place qu'ils tenaient tous dans son cœur lorsqu'il était en mer.

Sa petite sœur Cécile l'accueillit, comme à son habitude, en se jetant à son cou. Cécile travaillait tous les matins à l'épicerie jusqu'à 14 ou 15 heures en fonction de l'arrivée des bateaux. Souvent, elle revenait donner un coup de main à sa tante en fin de journée, car son oncle entreprenait alors sa tournée dans les fermes.

Cécile était une jolie jeune fille de 15 ans, élancée, les cheveux châains clairs, comme ceux d'Alexandre. Ils étaient retenus en une longue queue de cheval, tenue par le nœud d'un ruban bleu ciel. Elle portait un grand tablier bleu foncé et finissait d'installer dans les casiers les bouteilles de vins, dont les Anglais étaient friands.

Son sourire était lumineux.

Au plus loin de son enfance, Cécile avait toujours été « amoureuse » de son frère Alexandre qui la couvrait de cadeaux à chacun de ses retours de voyages. Durant ses grandes escales, il lui envoyait une longue lettre. Alexandre aimait cette relation épistolaire et lui parlait souvent du dernier livre qu'il avait lu et depuis deux ou trois ans, comme elle y portait un plus grand intérêt, il les lui rapportait systématiquement.

-« Cécile, lui dit-il, je viens de lire un nouvel auteur et je suis certain qu'il va te plaire : il s'agit d'Alain Fournier. Il a écrit un livre formidable : «Le Grand Meaulnes ».

Je te le donnerai demain. Cécile l'embrassa sur les deux joues en le serrant fortement contre elle.

-« Tu manges à la maison ce soir, que nous puissions nous voir ? »

-« Pourquoi pas lui répondit Alexandre, je vais voir avec maman. Mais peut-être pourriez-vous venir aux Rochettes ? (C'était le nom de la propriété qu'Alexandre s'était achetée sur la route de Trouville avec les revenus de ses deux premiers contrats).

Ils entrèrent tous les deux dans la cuisine, où tante Léa préparait le repas du midi. Tante Léa portait le même prénom que leur mère.

Cécile avec un grand sourire, fit signe à sa tante en lui désignant du doigt Alexandre et repartit aussitôt vers le magasin, car la clochette à deux tons, l'avait avertie de l'entrée d'un client.

Alexandre prit des nouvelles des voisins, auprès de sa tante. Celle-ci était le meilleur journal du quartier. Il l'écouta avec plaisir et sut ainsi que leur fille Marie avait un premier emploi au Havre. Il lui rendrait visite lors d'un prochain départ. Marie était très amie avec Auguste depuis l'enfance. A 21 ans elle entrait dans le monde du travail après des études pour être infirmière privée, à domicile. Une riche famille du Havre, présente dans les docks et la construction navale, l'avait prise à demeure. Son oncle, précisa Léa, en était très satisfait. Il laissa sa tante à sa cuisine et repartit prendre son déjeuner chez Auguste.

Auguste et lui, depuis l'enfance, vivaient comme des frères. Toutes les bêtises ils les avaient réalisées ensemble et aujourd'hui que la mer les séparait souvent, Alexandre retrouvait toujours son ami Auguste avec un immense plaisir.

D'ailleurs Auguste pilotait l'automobile d'Alexandre et à chaque retour il se rendait au port du Havre pour le ramener à Honfleur. Et pour les départs, il montait au pavillon d'Alexandre, s'occupait de ses bagages et l'accompagnait jusqu'aux quais du Havre.

Auguste était une force de la nature. Son enfance dans le café des Amis, lui avait permis de connaître tout Honfleur et les jeunes s’y retrouvaient tous les jours pour l’apéritif ou le café.

D’un naturel agréable, il était d’une grande fidélité en amitié.

Alexandre et lui pouvaient ainsi se parler sans retenue et souvent leurs regards, échappant à ceux de leur entourage, leur permettaient de se comprendre ou de ne pas dire le mot qui soulèverait, lui aussi, des explications à n’en plus finir.

Alexandre et Auguste étaient comme deux frères qui s’appréciaient autant par leurs expériences ensemble, que par celles qu’ils vivaient séparément. Auguste apportait sa vision du « monde d’Honfleur », lui qui chaque jour laissait le journal dans le coin le plus reculé de la commune, comme aucun autre personnage du bourg. Auguste était intelligent et Alexandre aurait tant aimé qu’il puisse travailler avec lui sur un transatlantique, mais cette vie était pour lui rédhibitoire, il détestait jusqu’à l’idée de monter sur un bateau.

Alexandre pénétra au « Café des Amis » où plusieurs de ses connaissances entouraient déjà Auguste. Ils prirent tous une suze-cassis, l’apéritif à la mode, et les blagues fusèrent rapidement dans le coin où ils étaient regroupés.

Après le repas, pris avec Auguste, Alexandre se rendit chez ses parents. Son père Aristide était en mer d’Irlande et sa mère préparait le repas du soir. Il la surprit dans sa cuisine, et s’approcha sans bruit dans son dos. Il appliqua ses deux mains sur ses yeux et elle s’exclama :

-« Alexandre, tu es revenu, mon chéri ? »

-« Eh oui ! Maman, il faut bien que je revienne vous voir à Honfleur. »

-« As-tu vu Cécile au magasin ? »

-« Oui, oui, j'y suis passé en fin de matinée et tante Léa m'a bien mis au courant des nouvelles. »

-« Quand es-tu revenu, dis-moi, hier ? Nous étions inquiets tu le devines... Surtout avec le naufrage du bateau 'le plus sûr du monde'. »

-« Oui, je le comprends. Au fait, ce soir veux-tu venir avec Cécile dîner à la maison aux Rochettes. Je peux venir vous chercher en voiture, Elvina sera contente de vous recevoir. »

-« Non Alexandre, une autre fois quand ton père sera là. Viens plutôt toi-même à la maison. J'ai déjà prévu le repas et Cécile sera ravie. »

-« D'accord, à ce soir Maman. »

En fin de journée, Alexandre descendit à pied des Rochettes. Cécile l'attendait sur le pas de la porte. Elle n'avait pas été sans remarquer les paquets que son frère portait sous le bras et ses yeux s'éclairèrent de plaisir.

Cécile, à 15 ans, croquait la vie. C'était une jeune fille élancée et, ce soir, ses longs cheveux châtons clairs tombaient sur ses épaules entourant un visage aux traits fins.

-« As-tu passé une bonne journée, lui demanda-t-elle ? »

-« Excellente, petite sœur chérie. Et pour toi, le travail n'a pas été trop dur à l'épicerie ? »

-« Non, mais nous avons eu beaucoup d'arrivées au bateau du soir ».

Alexandre retenait le paquet, loin des mains qui se tendaient vers lui, et suggéra à sa jeune soeur d'offrir avec lui un cadeau à leur maman. Elle acquiesça et ils pénétrèrent en même temps, dans la petite maison aux volets bleus.

Léa s'affairait devant ses fourneaux et Alexandre vint lui déposer un baiser à la base du cou.

Elle se retourna et l'embrassa.

-« Tiens Maman, Cécile et moi avons un petit cadeau pour toi. » Cécile lui tendit un beau paquet de couleur.

Léa se lava les mains et les essuya tranquillement tout en regardant tour à tour ses deux enfants dont elle était très fière. Elle souleva le paquet et défit avec soin le petit cordon de raphia qui l'entourait. Elle libéra alors une jolie écharpe de soie aux couleurs magiques et n'osait la déplier. Cécile, retira sous elle, le paquet et l'écharpe se déroula au ralenti entre les doigts de sa mère.

La soie était légère et colorée, de grande qualité pour la période difficile que tous vivaient.

Alexandre avait choisi un dessin moderne aux bases rouges et roses rehaussées de points jaunes.

L'écharpe s'envola soudain pour rejoindre dans un tourbillon silencieux les épaules de sa mère. Cécile la regardait ravie.

Léa se rendit au fond de la pièce et ouvrit la porte de l'armoire en merisier. Un grand miroir était accroché au dos de celle-ci et son sourire reparut lorsque ses enfants s'approchèrent d'elle. Elle les embrassa pour les remercier et demanda malicieusement à Cécile quel cadeau elle avait eu cette fois-ci.

-« Je ne vais peut-être pas tarder à le savoir , dit Cécile! ».

Alexandre lui tendit deux paquets :

-« Lequel veux-tu d'abord ? »

Celui entouré de raphia attirait ses yeux comme un aimant. Elle savait que son frère adoré aimait lui rapporter des petits vêtements qui faisaient l'envie de ses amies. Elle choisit l'autre paquet afin de garder plus longtemps le plaisir de la découverte.

Elle reçut ce jour-là, trois beaux livres :

- Pierre REVERDY, Pensées, un livre de poésie

- Arthur RIMBAUD, Illuminations, le 1^{er} livre du jeune poète.
- Alain FOURNIER, Le Grand Meaulnes.

Elle était heureuse, grâce à Alexandre, sa bibliothèque comptait plus de 100 livres et chacun d'eux avait son histoire et son retour de voyage. Cécile souriait encore à Alexandre quand elle attira l'autre paquet près d'elle. Elle retira le lien qui l'entourait avec précipitation et s'extasia plusieurs secondes devant le magnifique chemisier de soie bleue qu'Alexandre lui avait rapporté. Elle le prit dans ses mains et disparut dans la chambre au bout de la salle à manger.

Elle revint quelques secondes plus tard. Sa jeune sœur s'était rapidement débarrassée de son pull marin et le chemisier recouvrait à merveille ses frêles épaules.

Son sourire en disait plus que des paroles. Elle écarta les bras devant son frère et sa mère, se laissant admirer, et se jeta au cou d'Alexandre en le couvrant de baisers.

Le repas se déroula dans les rires. Alexandre leur fit part des dernières nouvelles d'outre-manche et reprit le chemin des Rochettes bien après 10 heures du soir.

Les réverbères scintillaient dans les eaux du port.

03, Mai 1915

Le NAUFRAGE

L'Europe était en guerre depuis plus de 8 mois et les transats de la Cunard avaient été réquisitionnés, dès le début 1915, pour transporter vers l'Europe, des armes et des munitions, achetées aux américains.

Les Allemands qui tentaient un blocus des côtes anglaises, commencèrent, en meute, à attaquer les bateaux et sans sommation à les couler.

Les navires, protégés par des destroyers, étaient souvent obligés de se détourner selon les risques ou de passer plus au nord dans l'Atlantique, endroits où les tempêtes étaient plus féroces et les rencontres avec les icebergs, plus courantes.

Un matin de très gros temps, alors que le steamer 'Le Provence' croisait au large de l'Islande, les sirènes lugubres hurlèrent par vagues répétées le signal d'un naufrage.

Tous les hommes d'équipage, saisirent un gilet de sauvetage et surgirent sur le pont en quelques minutes.

Alexandre qui était déjà levé, fut très rapidement sur le pont supérieur. Il aperçut aussitôt deux puis trois canots de sauvetage qui dérivaienent dangereusement le long du steamer.

La mer était démontée et dans le feu de deux gros projecteurs, ils virent peu de temps après, la poupe seule d'un gros cargo émerger des eaux déchaînées. Des gens se jetaient de désespoir dans l'eau glacée. D'autres restaient accrochés aux bastingages n'ayant plus aucune illusion sur leur sort et faisaient volontairement face à la mort.

Il aperçut les visages désespérés des couples qui se tenaient sur l'estambot du cargo.

Il se précipita auprès du Commandant de bord pour prendre les ordres. Celui-ci commençait à expliquer aux officiers ce qu'il attendait d'eux. Il avait fait mettre toutes les machines arrière mais le paquebot serait bientôt moins manœuvrable pendant plusieurs minutes et il dériverait encore avant de se stabiliser. Il fallait donc faire très vite pour récupérer les naufragés dans les canots.

Alexandre prit la responsabilité du haut de la passerelle pour confier chacun des naufragés à un membre d'équipage.

Une dizaine de marins acceptèrent de descendre sur l'escalier le long du paquebot afin d'aider les passagers à remonter .

Heureusement le paquebot, par sa position, coupait une partie de la houle. Des paquets de mer s'écrasaient sur ses flancs. Le 1^{er} canot s'approcha de la passerelle assez facilement et les matelots qui pilotaient le canot étaient vraiment très adroits. Les premiers passagers, aidés par nos marins, purent s'engager dans l'escalier et atteignirent bientôt le pont. Alexandre demandait à chacun s'il était seul ou avait de la famille qui suivait et en fonction de la réponse, il les faisait attendre avec un marin ou les envoyait accompagné du marin, à l'intérieur du navire. Le cargo était toujours en sursis, mais si proche du transat, avec encore plus d'une centaine de personnes accrochées qui perdaient pied peu à peu, toutes épuisées par tant d'efforts dans ces rafales de vent puissantes et froides.

Une jeune fille brune arriva en pleurs sur le pont ne quittant pas des yeux le cargo et tendant ses bras vers sa famille restée sur l'autre bateau. Il prit par la main la jeune enfant et la couvrit d'une couverture. Elle refusait de quitter le pont. Alexandre confia à un marin la prise en charge des nouveaux arrivants et il aperçut alors le couple de parents de la jeune fille, accrochés à un cordage. Le père se libéra un bras pour lui faire un grand

signe et lui envoyer un baiser poignant. La maman s'agrippait désespérément à une corde les bras tendus, à bout de forces.

D'un seul coup le cargo commença à s'enfoncer.

Quand le navire amorça ce mouvement, les yeux de la petite fille se tournèrent vers Alexandre, incrédules mais en même temps certains de ce qui malheureusement allait se passer. Dès lors les yeux embués de larmes elle ne quitta plus ses parents des yeux. Le bateau sombra en moins de deux minutes. Les cris des naufragés, de ceux qui étaient dans les barques ou sur le pont se mêlaient au bruit du vent. Alexandre serra sur lui ce petit corps esseulé et le prit dans ses bras pour l'emmener dans sa cabine. Alexandre, depuis un an, était chef du pont supérieur en cuisines et à ce titre bénéficiait d'une cabine indépendante.

La petite fille était épuisée, il la déshabilla et la coucha dans les draps blancs. Elle s'endormit aussitôt, il étendit une autre couverture sur elle et referma la porte pour aller porter secours aux autres passagers.

Quand il revint le deuxième canot commençait à se vider. Deux autres canots surchargés, attendaient encore pour l'embarquement. La manœuvre se déroula sans aucun accroc et plus de 200 personnes furent sauvées du naufrage. Une trentaine de personnes qui n'avaient pu trouver place dans les canots, furent repêchées au péril de la vie de nos marins. Le Commandant les remercia un à un, lorsqu'ils regagnèrent le pont.

Alexandre retourna voir comment dormait sa protégée. Elle reposait sur le côté et son visage était lisse, sans aucune inquiétude. Il se promit de repasser fréquemment pour la surveiller, car elle aurait bien besoin d'une présence à son réveil où le cauchemar reprendrait le dessus.

Plusieurs heures après, la tempête amplifia. La majorité des passagers étaient malades, ils avaient tous reçu une soupe chaude ou un café. Les marins leur avaient laissé leurs couchés et beaucoup dormaient au chaud dans les cabines.

Alexandre avait fait faire, rapidement, un état des stocks de victuailles pour nourrir tout ce nouveau monde et ensuite il était remonté voir le commandant de bord. Celui-ci lui fit part de ses inquiétudes, il craignait la force de cette tempête et trouvait son bateau à présent trop chargé pour les manœuvres. Il fut décidé de se délester de plus de 50 tonnes de matériels ou de victuailles inutiles, ce qui fut fait dans l'heure.

La décision avait été bonne car la tempête s'intensifia encore et dura plus de 24 heures. De nombreux SOS leur parvinrent en approchant des côtes de l'Ecosse et la route finale fut décidée pour l'avant-port de Glasgow.

Alexandre était retourné plusieurs fois rendre visite à la jeune fille ce n'est qu'à son 6^{ème} passage qu'il la trouva en train de se réveiller.

-« Bonjour mademoiselle, je m'appelle Alexandre. Vous avez dormi plus de 12 heures de suite. », lui dit-il en anglais.

Assise sur le lit, elle était à présent bien réveillée et jetait un œil circulaire à la cabine.

Le bateau bougeait toujours dans la tempête.

« Ne vous inquiétez pas, vous êtes en sécurité ici. »

Le souvenir de ses parents lui revint à l'esprit et des larmes coulèrent le long de ses joues. Alexandre vint s'asseoir près d'elle sur le lit et la prit dans ses bras. Elle pleura plusieurs minutes sans qu'Alexandre ne l'interrompit. Il lui tendit un mouchoir blanc. La crise de larmes se calma.

-« Quel est ton prénom lui demanda-t-il ? »

-« LI, lui répondit-elle ? »

-« Tu es américaine ? »

Oui, fit-elle de la tête.

-« As-tu d'autre famille aux Etats-Unis ? »

-« Non répondit-elle, je n'avais que mes parents. A cause de la guerre nous quitions l'Angleterre pour retourner aux Etats-Unis. »

-« Ecoute-moi, LI, si tu le veux, tu peux rester avec moi. J'habite en France et chez moi, il y a plein de personnes sympathiques. J'ai mes parents qui habitent une petite ville et une dame, Elvina, très gentille, qui m'a élevé et s'occupe de ma maison. Quel âge as-tu LI ? »

-« Je vais avoir 14 ans, dans deux mois. »

-« Alors est-ce que cela ne te fait pas peur d'avoir à apprendre le français ? »

-« Non, » fit-elle en souriant. Que son sourire était merveilleux pensa Alexandre en lui prenant les mains.

-« Mais je suis certain d'une chose, ajouta-t-il, tu dois avoir une faim de loup.. »

-« Oh oui ! dit-elle en souriant, très faim. »

-« Je t'ai trouvé quelques vêtements qui devraient t'aller, un pantalon flanelle, une chemise et un pull de marin, tu vas t'habiller tranquillement et je vais t'emmener avec moi directement aux cuisines et tu choisiras tout ce que tu veux. Je te laisse t'habiller LI. Fais-moi signe quand tu seras prête. »

La vie reprenait le dessus et la tristesse reviendrait par moments, sans aucun doute, mais LI avait un appétit qui faisait plaisir à voir. Elle dévora viande et dessert et devint avant la fin de son premier repas, la mascotte de toute son équipe.

Alexandre était heureux et pensait à Elvina et à sa joie de voir une nouvelle enfant aux Rochettes, ainsi qu'à ses parents.

Elle deviendrait sans peine une grande amie de Cécile.

Comme les autres passagers, de Glasgow, ils rejoignirent Londres dans un train qui avait été réservé par la Compagnie. Ensuite ils prirent un cargo à Southampton pour accoster au Havre. Alexandre avait plus d'un mois sans traversée et voulait profiter de tout ce temps pour aider LI à trouver ses marques en France.

Le Port du Havre était encombré d'armements, car la guerre n'était malheureusement pas loin dans la Somme. Mais Alexandre était tout à sa joie de présenter LI à Auguste qui était venu les chercher. Le sourire de LI plut de suite à son ami qui chargea les bagages en lui lançant des œillades. Dans la voiture elle s'installa à l'arrière et dès qu'Auguste démarra elle mit ses bras autour de leurs cous.

LI n'eut aucune crainte en prenant le bac pour rejoindre l'autre rive de la Seine et en une heure à peine ils pénétrèrent aux Rochettes. Alexandre avait par téléphone prévenu Elvina pour qu'elle prépare la chambre bleue pour LI et il devinait son impatience de faire sa connaissance. Auguste lança un grand coup de trompe dès l'entrée de la propriété et quand l'automobile vira derrière le bosquet de bouleaux, Elvina descendait déjà en sautant les marches du perron. Elle avait mis sa tenue du dimanche, une grande robe bleue en coton avec plein de broderies, et le foulard bleu foncé en soie qui couvrait ses épaules – qu'Alexandre lui avait rapporté de New-York-, mettait ses beaux cheveux blancs en valeur.

Alexandre était certain que LI l'aimerait ainsi.

Il descendit le premier de la voiture et ouvrit la portière arrière laissant le passage à LI, Elvina lui tendit les bras avec un

grand sourire. Elles ne s'étaient jamais vues, mais déjà leur vie ensemble commençait. LI se précipita dans les bras d'Elvina et Auguste partit d'un grand rire :

-« Mais, nos petites femmes, elles se connaissent déjà, dit-il tout content ! »

Il prit les bagages dans le coffre et aussitôt Elvina emmena LI par la main pour lui faire découvrir la maison et sa chambre.

-« Viens Auguste, je crois que cela vaut bien un coup de champagne, n'es-tu pas de mon avis ? »

-« Elle est vraiment fantastique cette petite LI, quand je vais raconter son arrivée aux parents, tout le monde va être pressé de la connaître. »

-« Pendant que j'y pense, Auguste, essaie donc de voir Manon, car j'aimerais bien quelle m'aide pour apprendre le français à LI. Demande-lui de se trouver demain matin à 10 heures chez ton père, si elle peut ».

Alexandre remonta avec un bon champagne de la cave, et il entendit les exclamations d'Elvina et LI mêlées.

-« Il va y avoir de la vie aux Rochettes, lança Auguste en goûtant au champagne et c'est formidable pour tout le monde. »

La fin de la journée passa rapidement, Alexandre et LI se parlaient en anglais et Alexandre traduisait lentement à Elvina et Auguste.

Ceci permit des bosses de rire, jusque devant la cheminée durant la veillée, car Elvina avait préparé un bon feu et Alexandre en profita pour prendre connaissance des nouvelles et de son courrier. LI s'intéressait à tout et semblait déjà comprendre quelques mots qu'elle répétait facilement.

Ils allèrent se coucher vers 22H30 car la journée du lendemain allait-être très chargée. LI était une enfant heureuse